

Geneviève Auger et Raymond Lamothe, *De la poêle à frire à la ligne de feu. La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre de 39-45*, Montréal, Boréal Express, 1981, 232 p.

Caroline Barrett

Volume 15, Number 2, août 1982

La consommation littéraire de masse au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500578ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500578ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrett, C. (1982). Review of [Geneviève Auger et Raymond Lamothe, *De la poêle à frire à la ligne de feu. La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre de 39-45*, Montréal, Boréal Express, 1981, 232 p.] *Études littéraires*, 15(2), 267-268. <https://doi.org/10.7202/500578ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Geneviève AUGER et Raymonde LAMOTHE, **De la poêle à frire à la ligne de feu. La vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre de 39-45**, Montréal, Boréal Express, 1981, 232 p.

Par quelle espèce d'occultation historique est-ce que nous avons pu, pendant si longtemps, à peu près tout ignorer de la participation des Québécoises à l'effort de guerre en 1939-1945 ? Toujours des héros de guerre mais pas d'héroïnes ou alors si peu, histoire de ménager quelques susceptibilités. Le livre de Geneviève Auger et Raymonde Lamothe, *De la poêle à frire à la ligne de feu*, tombe à point nommé pour sortir de l'ombre toutes ces femmes qui ont travaillé, de près ou de loin, à la victoire contre le fascisme et le nazisme.

Entre autres recherches, les auteures ont épluché le quotidien *La Presse* parcourant une à une les pages de janvier 1939 à décembre 1945. Il en est ressorti un tableau détaillé de la vie quotidienne des Québécoises pendant la guerre. Économie, conservation, récupération sont les mots d'ordre inculqués à grands coups de publicité aux femmes par les hommes politiques soucieux (disent-ils) de préserver la sécurité du Canada. Le spectre de Hitler planant sur le pays, les femmes recueillent vaillamment la graisse et les os de rôtis, restes alimentaires nécessaires à la fabrication de la glycérine. Et faute de pouvoir elles-mêmes « battre le Führer à coups de casseroles », elles sacrifient les chaudrons en aluminium disponibles. Même qu'un jour, un match de baseball est organisé au stadium de Montréal. Le prix d'entrée pour les femmes : un ustensile en aluminium.

Mais les femmes ne sont pas reléguées à la cuisine pendant toute la durée du conflit. Les usines de guerre emploient un grand nombre de femmes qui, de ménagères, sont devenues mécaniciennes, débosseleuses, etc. Le clergé voit évidemment d'un très mauvais œil cette incursion des Québécoises sur le marché du travail d'autant plus que les enfants, avenir de la nation, sont confiés à des garderies mises sur pied par le gouvernement fédéral. Le travail de nuit, la « promiscuité » inquiétaient beaucoup les bons curés de l'époque. Comme se plaisaient à l'affirmer certaines autorités cléricales : « La femme, pour être un temple, ne doit pas devenir une shop » !

À partir de juillet 1941, les femmes ont pu s'enrôler dans le service actif. Le bel uniforme des CWAC'S (Canadian Women's Army Corps) en a fait rêver plus d'une. Mais à part les infirmières militaires (les Nursing Sisters) bien peu de Québécoises se sont rendues à la ligne de feu. Il n'en demeure pas moins qu'elles ont occupé dans l'armée des emplois traditionnellement réservés aux hommes : télégraphistes, contrôleurs/euses aériens/nes, dépisteurs/euses de sous-marins, pilotes d'avions !

Geneviève Auger et Raymonde Lamothe recréent admirablement bien l'atmosphère de ces années de guerre. Les extraits d'entretiens avec des femmes qui ont vécu la guerre sont parfois bouleversants. Les espoirs, les rêves, la naïveté aussi des Québécoises à cette époque sont exposés sans outrance ni fausse modestie. Les amours brisées par la guerre ont

laissé des souvenirs douloureux. Pour certaines femmes, la fin des hostilités marque le début d'une longue période de misère : époux malade, traumatisé souvent, enfants à charge, crise du logement...

Le dernier chapitre, « Le Service actif », décrit avec beaucoup de détails la vie trépidante des infirmières de guerre qui avaient tout à faire, y compris « [...] pelle [ter] des morts : un bras là, puis une tête là. Et il fallait rabouter les corps » (p. 202). Et pourtant, les infirmières ne se plaignaient pas. Un extrait du journal d'Éva Cayer en témoigne : « Ce fut rude à certains moments, mais la joie du devoir accompli, le sentiment de se sentir utile à nos chers soldats et à notre patrie, je dis que ce fut une belle expérience et les plus belles années de ma vie » (juin 1945, p. 216).

L'armistice ramène les femmes au foyer et leur enlève certains « privilèges » comme celui d'exercer des métiers d'homme. Les soldats revenus meurtris du front, il faut les soigner, reprendre la vie normale, se remettre à sa place.

Sans glorifier les manœuvres militaires quelles qu'elles soient, il m'apparaît tout de même scandaleux d'avoir repoussé dans l'ombre de la victoire les femmes qui, comme nous le démontrent bien Geneviève Auger et Raymonde Lamothe, y ont activement contribué.

Caroline BARRETT

*Département des littératures
Université Laval*

Danielle NEPVEU, **Les Représentations religieuses au Québec dans les manuels scolaires de niveau élémentaire : 1950-1960**, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Documents préliminaires », n° 1, 1982, 96 p.

L'ouvrage de Danielle Nepveu inaugure l'une des collections de l'Institut québécois de recherche sur la culture : *Documents préliminaires*. Dans une présentation plus soignée et plus coûteuse que celle de son ancêtre, les *Cahiers de l'Institut Supérieur des Sciences Humaines de l'Université Laval*, cette collection est vouée à la diffusion des premiers résultats de recherches en cours, au bénéfice de chercheurs œuvrant dans la même sphère. L'initiative est louable et sera probablement très appréciée de tous ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire de la société québécoise mais qui, le cloisonnement des disciplines et facultés universitaires aidant, ne peuvent prendre connaissance de certains travaux en cours autrement que par d'éphémères communications aux colloques. La collection inaugurée par l'Institut aidera, espérons-le, à combler une grave lacune.

C'est dans cet esprit qu'il faut lire la monographie que Danielle Nepveu consacre à la représentation religieuse dans les manuels scolaires à l'époque dite « de la grande noirceur ». Il ne faut pas s'attendre à une étude exhaustive, poussée, fouillée et ultra documentée. À ce niveau, le